

livrera sur la question de la mairie centrale : ce qui exaspère les radicaux, c'est de voir ministre M. Devès, auquel est dû le vote de l'ordre du jour se prononçant formellement contre cette création chère au Conseil municipal.

Si une majorité confirme ce vote à la rentrée, le gouvernement inaugurerait une carrière nouvelle, car la scission sera définitive avec les radicaux. Reste à savoir si cette majorité pourra se former sans un appoint de la droite.

NOS GRAVURES

Assassinat du pharmacien Aubert

DÉCOUVERTE DU CADAVRE

Fenayrou, le pharmacien qui, de complicité avec sa femme et son frère, a assassiné à Chatou, près de Paris, un de ses collègues du nom d'Aubert, qui avait été l'amant de sa femme, vient d'être condamné à mort par la cour d'assises de Versailles. Sa femme a été condamnée aux travaux forcés à vie et son frère à sept années de travaux forcés.

La condamnation qui vient d'être prononcée à Versailles contre le pharmacien Fenayrou, contre sa femme et contre son frère, donne occasion de rappeler les faits accomplis au milieu du mois de mai dernier.

Depuis plusieurs jours, des ouvriers travaillant dans une sablière située près de la Seine, sur le territoire de Montesson, en face de l'île Corbière, voyaient une masse verdâtre flottant sur la Seine au milieu des herbes. Ils croyaient que c'était le corps d'un chien et que le courant finirait par l'emporter.

Mais quelles ne furent pas leur surprise et leur horreur en reconnaissant le cadavre nu d'un homme, replié, ligotté et épouvantablement tuméfié.—Ce n'était pas avec une corde que le corps était attaché. C'était avec un tuyau de plomb aplati.

Ce tuyau entourait le cou quatre fois, et passait successivement au pli du genou gauche, qu'il ramenait contre la poitrine, pour repasser de nouveau sur le cou, puis au bas de la jambe droite, où il était fixé par un nœud.

La victime était bâillonnée avec une mauvaise serviette nouée derrière la tête. En enlevant cette serviette on vit que la bouche était fermée avec une épingle anglaise, comme celles qui servent pour emmailloter les enfants. L'état de putréfaction était tel qu'en voulant sortir cette épingle on a arraché toute la lèvre supérieure...

Malgré le long séjour du corps dans l'eau, de nombreuses traces de coups étaient visibles sur tout le corps. Le bas-ventre notamment porte la trace d'un coup de pied qui à lui seul eût pu être mortel.

Le corps a été reconnu pour être celui de M. Aubert, pharmacien, dont la mort était due à une vengeance préméditée, et accomplie avec un raffinement de cruauté inouï, tragique dénouement d'une aventure d'amour. M. Aubert avait pour maîtresse la femme d'un de ses amis, nommé Fenayrou, ancien pharmacien, 18, rue de Sèze, et qui s'était retiré avec elle dans un appartement du boulevard Gouvion-Saint-Cyr. C'est Fenayrou qui, aidé de son frère, un ouvrier tabletier de la rue du Faubourg du Temple, a assassiné M. Aubert. Le 18 mai, M. Aubert avait quitté sa pharmacie à huit heures du soir, en manifestant son impatience d'être retardé par un client ; sa sœur, Mme Barbey, supposa qu'il avait dû aller à un rendez-vous.

Ce n'était là qu'une supposition insuffisante pour motiver l'intervention de la justice dans la famille de M. Fenayrou, mais c'était un indice.

Le parquet de Versailles se lançait donc sur cette voie, lorsque M. Camescasse reçut une lettre anonyme, écrite en lettres imitant les petites capitales d'imprimerie, et conçue à peu près dans ces termes : " Si vous voulez connaître l'assassin de M. Aubert, adressez-vous à Mme Fenayrou, boulevard Gouvion-Saint-Cyr."

M. Macé, accompagné d'agents, se rendit à l'adresse indiquée, boulevard Gouvion-Saint-Cyr, fit mander Mme Fenayrou, se fit connaître à elle, et lui exposa le motif de sa visite.

Mme Fenayrou, vivement troublée par cette visite inattendue, balbutia d'abord quelques dénégations, puis avoua au chef de la sûreté que M. Aubert avait été assassiné par son mari et le frère de ce dernier, dont elle indiqua la demeure, rue du Faubourg-du-Temple. Sans perdre un instant, les agents arrêterent Fenayrou, le conduisirent au cabinet de M. Macé, et de là se rendirent au domicile de son frère, ouvrier tabletier, qu'ils mirent également en état d'arrestation.

Les deux frères nièrent énergiquement leur participation au crime, et justifèrent si bien l'emploi de leur temps que le chef de la sûreté ne douta pas un seul instant qu'ils n'eussent combiné ensemble leur système de défense.

Voici la déposition de la femme :

" La mort d'Aubert était décidée entre mon mari et moi depuis plusieurs jours.

" Rendez-vous avait été pris le jour du crime, place du Havre. Mon mari, mon beau-frère et moi, nous

nous trouvâmes réunis sur le refuge de la place, à quatre heures du soir.

" Après avoir pris une consommation dans un café du voisinage, nous montâmes tous trois la rue d'Amsterdam et allâmes dîner au restaurant du père Lathuille, avenue de Clichy.

" L'addition de cette carte montait à 45 francs 50 centimes.

" Après le dîner, mon mari et son frère, a dit la femme Fenayrou, ont pris le train pour Chatou à sept heures. Je les ai accompagnés à la gare, et comme j'avais une heure devant moi, je suis entrée dans l'église Saint-Louis d'Antin, où je suis restée une demi-heure.

" A huit heures, comme cela était convenu, Aubert est arrivé ; mais il avait un pressentiment, car il a hésité à prendre les billets pour Chatou : *je l'ai tellement cajolé*, qu'il a fini par céder.

" Arrivés à Chatou, nous nous dirigeâmes vers la maison de la rue d'Epreménil.

" Lorsque Aubert fut dans la cour plantée d'arbres, il faisait nuit noire. Aubert, dont les tristes pressentiments renaissaient, me disait alors : " A quoi bon entrer dans cette maison ! C'est triste ici. *Il fallut tout le charme que j'exerçais depuis longtemps sur lui pour le décider à franchir le seuil de la porte.*

" Une fois dans la première pièce, qui n'était pas éclairée, je fermai à clef la porte, en disant à Aubert d'allumer une allumette. J'ouvris une autre porte, que je refermai aussitôt, et nous nous trouvâmes dans le salon, ayant pour toute lumière l'allumette-bougie qu'il tenait à la main. Aubert vit, alors seulement, en face de lui, mon mari et son frère. Il comprit tout, et s'écria : " Je suis perdu !"

" Je n'ai pas assisté aux tortures que mon mari et son frère ont fait subir à Aubert. Ces tortures ont duré trois quarts d'heure. " Je sais que tout d'abord ils lui ont demandé de souscrire des billets pour une forte somme." Aubert ayant refusé, ils lui ont donné le premier coup de marteau, qui l'a étendu par terre. Il s'est débattu tant qu'il a vécu."

(Détail horrible : lorsque les forces du malheureux pharmacien s'épuisaient, les deux frères Fenayrou lui versaient dans la bouche un cordial afin de le ranimer.)

" Ce n'est que lorsque le crime a été consommé que je suis rentrée dans le salon. J'ai aidé à mettre Aubert sur la petite charrette."

Fenayrou et son frère s'attelèrent alors aux limons, se dirigèrent vers la Seine, et gagnèrent le pont de Chatou, d'où ils précipitèrent le cadavre dans le fleuve. Ajoutons que, avant de le ligotter, ils l'avaient mis complètement nu. En rentrant, ils ont brûlé ses vêtements, se sont lavé les mains, et ont repris le train pour Paris, convaincus que toute trace de leur crime avait à jamais disparu !...

La Pêche

La pêche est un plaisir calomnié. Il est facile de rire d'un brave homme qui, un chapeau de paille en tête et une ligne en main, reste pendant des heures dans la silencieuse et patiente attitude, tendant des pièges au frelin de la rivière. Quand on se donne la peine de réfléchir, on reconnaît que la pêche à la ligne est, pour bien des esprits, un bienfait des dieux. Elle rentre, en effet, dans la catégorie de ces plaisirs qui offrent au cerveau juste l'aliment nécessaire pour le distraire de son occupation habituelle sans remplacer ce souci quotidien par un casse-tête. Les échecs, les dames, les cartes, ne font que changer d'objet le travail de l'intelligence. Les plaisirs purement physiques n'absorbent que l'action musculaire et laissent agir à leur aise les ennuis que chacun porte avec soi. La pêche, elle, satisfait à la fois la partie matérielle de l'individu par le séjour prolongé en plein air, et la partie intellectuelle par l'attention et le développement de ruse nécessaires dans cette lutte avec un ennemi défiant.

Port-Saïd et l'entrée du canal de Suez

Port-Saïd, dont publions une vue, commande l'entrée du canal dans la mer Méditerranée. Son importance est considérable, et il est à souhaiter que les vaisseaux n'abandonnent pas complètement ce point stratégique, objet de toutes les convoitises anglaises.

Le recrutement de l'armée en Angleterre

Quel est le Parisien de passage à Londres qui, en allant visiter le Parlement et l'antique abbaye de Westminster, n'a été intrigué par la vue de ces soldats anglais, à la casquette agrémentée de favoris tricolores—se promenant de long en large dans les rues débouchant sur la place du Parlement.

Tous portent plusieurs chevrons et représentent bien les différents types de sous-officiers de tous corps. Sans connaître les uniformes anglais, on a classé du premier coup d'œil celui-ci parmi les fantassins, celui-là dans la cavalerie, et cet autre dans les protégés de Sainte-Barbe. Pourquoi sont-ils là, à arpenter le trottoir avec une promenade régulière, absolument comme s'ils étaient de faction ? Ils sont *de service*, et leur service tout spé-

cial exige l'astuce et le coup d'œil d'un vieux troupiier. ce sont des sergents recruteurs.

En Angleterre, vous le savez, l'armée se compose uniquement d'engagés volontaires. Jadis, on enrôlait de force les " volontaires " pour la marine et l'armée. De nos jours les choses se passent plus régulièrement et M. les sergents recruteurs n'ont qu'à attendre paisiblement, au coin qu'ils ont affecté, le gibier qui vient de lui-même s'offrir à leurs coups.

Depuis les bruits de guerre l'ouvrage ne leur manque point et tout ce personnel, habituellement oisif, est aujourd'hui sur les dents.

Comment donc se fait la conscription en Angleterre ?

Oh ! mon Dieu c'est bien simple ! Les recruteurs ont adopté simplement cette place où viennent affluer, comme à un refuge, des milliers de gens que la misère talonne, et dans une ville immense comme Londres il n'y en a que trop.

Ajoutez à ceux-ci quelques pauvres diables sur le point d'avoir maille à partir avec la police correctionnelle pour une peccadille que l'on peut encore étouffer, mais qui pour un magistrat grincheux mérite bien quelques mois de prison. Ces malheureux savent qu'en allant s'offrir ainsi au service de la patrie il leur sera beaucoup pardonné, et, dans un moment de désespoir ou d'angoisse, ils n'hésitent pas à engager une partie de leur existence.

Le vieux grognard chargé de les amorcer, en leur vantant quelque peu les douceurs de l'ordinaire, tient toute prête la feuille de recrutement qu'il va faire signer au conscrit en lui remettant le " Shilling de la Reine," c'est-à-dire la prime qui l'engage définitivement. L'enrôlement se fait à proximité du " Scotland Yard " et il devient impossible au nouvel engagé de se soustraire aux obligations du contrat, au bas duquel, à défaut de sa signature, il a dû souvent apposer sa croix. Le lendemain, bon gré mal gré, il reviendra au rendez-vous convenu, où à la caserne de Saint-Georges, où il devra passer par des formalités exigées par le conseil de revision. La recrue passe sous la toise et est examinée par le chirurgien qui s'occupe principalement de sa vue, car comme l'enrôlement est volontaire—ou à peu près—il sait que les gars venus là sont *bons pour le service*.

On n'a donc plus qu'à les classer suivant leurs aptitudes physiques et d'après les besoins du ministère de la guerre. Sans perdre de temps, on prend leur signalement pour les amener devant le magistrat de Bow-Street, où, en présence du ministre de leur religion, ils prêteront leur serment de fidélité à la reine et au drapeau. C'est cette scène qui est reproduite dans nos illustrations de ce jour.

Cela fait, le conscrit est classé dans le régiment qui lui est désigné.

NOUVELLES DU LAC TEMISKAMING

Les RR. PP. Oblats, professeurs au Collège d'Ottawa, qui sont venus passer leurs vacances au lac Temiskaming, sont retournés à la capitale.

La rougeole sévit au milieu des indiens du lac Temiskaming. Ce qui a empêché les sauvages du lac Kipawé et Timigani de se rendre pour la procession annuelle du Saint-Sacrement qui a lieu à la mi-août dans ce pays de mission.

La récolte du foin se fait par ici de la manière la plus heureuse. Jamais on a vu de si beau foin en aussi grande abondance. Le temps se comporte sec, de sorte que les cultivateurs ont toute la chance possible. Les céréales et les patates promettent aussi beaucoup.

L'évêque anglican de Moore Factory est passé par ici en route pour son diocèse. Le prélat arrive d'un voyage d'Angleterre où il a collecté la petite somme de \$45,000 pour les besoins de ses missions. Ce chiffre forme contraste avec les ressources plus que modiques des missionnaires catholiques des mêmes missions. Par exemple, le R. P. Nedelec, O.M.L., arrivé de sa lointaine mission du fort Albany, sur les bords de la Baie d'Hudson, n'a reçu pour les frais de son voyage que la somme de \$45 en pelletteries. Certes, on n'accusera pas ici les prêtres de marcher pour l'argent !...

Dans un salon, entre cinq et six heures du soir.

On présente à la maîtresse de la maison un savant Anglais qui réalise exactement le type du fils d'Albion immortalisé par Gavarni.

Au bout d'un quart-d'heure, Victor, qui avait d'abord pour de l'Anglais, se rapproche de lui, saute sur ses genoux et colle son oreille sur l'abdomen de l'insulaire.

—Aoh ! qu'est-ce que vous faites, mon petit ami !

—Monsieur, ma tante vient de dire que vous avez les dents comme des touches de piano... Ça fait que je voudrais savoir si vous avez une musique dans le ventre.